L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 2 JUILLET 1894. 67ème Année

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans
Bureaux : No 73 rue de Chartres.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 2 JUILLET 1894.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

VENTES DE CE JOUR.

Par Stephen J. Derbès, au No 14, rue St-Charles—Le contenu d'un emplacement de curiosité, bien connu.

Par W. I. Hodgson & Fils—Au local coin de l'avenue St-Charles et de la rue Bordeaux—Jolis meubles de salon, de chambres à coucher, de salle à manger, de cuisine, articles de ménage, etc.

L'ATTENTE.

I

Tous les jours, dès midi, la femme s'en allait sur la côte, et jusqu'à ce que la nuit venue, les flots ne fussent plus qu'une masse sombre effacée dans un chenar lointain, elle regardait la mer, devant elle, en une monotone fixité; et elle attendit ainsi quatre mois, avec des espoirs soudains alors que de l'horizon au point noir montait—avec des craintes quand la chose devinée disparaissait dans la vague—avec des défaillances atroces lorsque le flot, près d'elle, roulait quelque épave....

Ils étaient partis, un matin, dès l'aube—et le soir nul ne revint des trois compagnons, ni les jours suivants, ni jamais : l'un, garçon, sans famille, fut vite oublié ; l'autre écrivit que, jeté sur un roc, un navire l'avait recueilli, et il appelait à Marseille, où maintenant il était enrôlé, sa femme et ses deux petits : le troisième était l'attendu vainement, tous les jours, sur la côte de Corse....

Non loin, le village dormait, avec ses maisons basses, son calme recueilli, immobile dans la douce d'avril. Et la femme laissait couler les heures semblables, en une longue rêverie devant la mer berceuse. D'abord, les premiers jours, elle allait vers la côte, très lente, avec, au fond de son âme, une angoisse formidable qui l'étreignait, une invincible tristesse où cependant se mêlait encore nul désespoir,—gardant la vague et instinctive espérance d'un retour possible. Seulement, une fois assise tout au bord de la mer, ayant à ses pieds le flot qui montait, elle pleurait doucement, sans colère, la chanson de cette mer murmurante lui mêlant une mélancolie profonde.

Puis, après une haltaine écoutée, elle sentit une crainte folle qui naissait : l'idée de l'absence sans fin lui étreignit le cerveau, et à sa douleur silencieuse un désespoir violent succéda.

Alors elle attendit debout, dressée devant l'immensité, le regard loin, toutes ses facultés tendues vers cet horizon changeant, toutes ses pensées enfuies là-bas, elle ne savait où, vers ce quelque chose de profond et de mystérieux que le ciel abaisse sur la mer.

Et, tout le jour, jusqu'à ce que la nuit autour d'elle ait fait toutes choses confuses, elle interrogeait lointain, sans pleurs maintenant, mais avec des malédictions, des rages furieuses à mesure que les jours s'écoulaient.

Puis, l'été vint, et ce fut, sur son front, le grand soleil de Corse qui tombait en nappes lourdes, épaisses, étouffantes. Elle ne bougea point encore, et son œil, toujours guettant la vaste étendue, se mit à darder une petite flamme mauvaise. Au bord des lèvres, par instants, une écume blanche apparaissait....

II

Ce soleil de Corse, cette éternelle contemplation des flots toujours poursuivis dans leur course jamais éteinte, ce mirage de la mer changeante, cette incessante fixité du regard vers un horizon implacablement fermé, cette tension des idées vers ce seul désir d'un retour découvert là-bas, très loin,—tout cela brisait son intelligence, alourdissait son front, confondait les pensées en son cerveau trop fatigué et substituait à toutes une seule vision : elle de la mer maudite lui gardant l'homme aimé!

Sa bouche peu à peu se crispa, son regard devint violent, et les idées s'embrouillèrent sous l'incessante torture ; démesurément, ses yeux s'agrandirent, droit fixés, avec des lueurs fauves ; sa chevelure s'épandit sur son cou, tout autour, en larges flots noirs, et elle ne la releva point. Sa face s'amincit ; la maigreur de ses traits fut accentuée plus encore par le hâlé du soleil, ses joues se ridèrent. Et elle prit dans la voix un petit chevrotement triste d'enfant.

Elle ne sut plus rien, très-donce, très-calme quand on l'amenait au village, sans pensées aucunes, avec seulement des lambeaux de phrases bizarres, des cris plaintifs d'un ton étrangement douloureux, lorsque, devant elle, on évoquait certains noms d'autrefois,—semblant chercher comme si quelque chose, dans sa pauvre cervelle, s'était brisé. Elle avait des étonnements soudains, des arrêts brusques, et sa main ridée passait sur son front, par instants, comme pour rassembler les souvenirs qui dormaient épars. Elle errait dans le village, un peu courbée, défendue par tous, très-bonne, et elle chantonnait de vieux airs de jadis avec sa voix tremblotante et cassée.

Mais, ensuite, elle allait vers la mer—et là sa folie devenait atroce. Très-grande, elle dressait sa maigre silhouette, le front haut, relevé vers le ciel, face à l'immensité, et son œil, qui d'ordinaire sans vie sous l'abaissement des paupières, se réveillait en des clartés rapides. Des heures entières, ainsi debout, elle haletait dans le vent, et, lorsqu'elle croyait voir à l'horizon quelque chose apparaître, elle râlait des plaintes déchirantes, tantôt lugubre et effarée, en des mots vagues, des sons rauques, tantôt dans des emportements furieux, des me-dédictions implacables, ses deux bras étendus oscillant dans l'air.

Puis, c'était après ces clameurs violentes, une soudaine détente des nerfs ; —elle s'accroupissait sur ses talons, les genoux collés au sable, la tête entre ses pauvres mains sèches, et elle sanglotait dans des hoquets énormes qui lui brisaient la poitrine.

Alors, on la relevait, la nuit venue,—et voici qu'elle redevenait douce, sans souvenir de ses colères, oublieuse de la mer maudite, faible et timide ainsi qu'un petit enfant, et elle fredonnait encore les chansons autrefois apprises, sur un ton monotone de sérénelle....

III

Or, il y avait de longs mois que l'homme avait disparu, et le soleil brûlant d'août, sur le front ridé de la femme, accentuait encore son désespoir farouche.

Un jour, plaintive, elle implorait en des appels pénibles, ses mains tendues, tremblantes, vers la mer, lorsque tout-à-coup le flot fit rouler, dans une vague, presque à ses pieds, un corps d'homme, à la face déjà presque méconnaissable, au teint livide, aux traits défaits, quelque chose de lamentable et de pâteux. La folle l'aperçut et, tout de suite, elle eut, dans un réveil de ses instincts, la croyance que c'était l'attendu, le vainement espéré,—et voici qu'elle pousse dans l'air un cri de joie profonde ! Déjà, elle s'était élancée vers le cadavre et, agenouillée, elle le regardait maintenant, lui parlant très-bas, en des paroles très-douces, très-tendres.

Son regard avait apaisé ses lueurs mauvaises ; il était déjà redevenu très-doux.

Et elle se mit à creuser, dans le sable, un petit enfoncement, visible à peine, où elle marqua deux places—comme on un tombeau que son imagination rêvait ; tout autour, elle amassa quelques galets, comme pour le faire inviolable, et elle traîna le corps apporté par les vagues dans le tombeau ainsi préparé.

Alors, sans rien revoir des choses qui l'entouraient, elle glissa sur ses genoux, s'étant courbée un peu, comme pour entrer à son tour dans le sépulcre, et elle se coucha à côté de cadavre. Son œil était voilé, et sa figure, très-calme, regardait le grand soleil. Enfin, doucement, elle tourna son front vers celui qu'elle venait d'étendre, lui murmura tout près, sans voix, d'un petit chuchotement de lèvres, comme un mystérieux bonsoir,—et tandis que la mer montait, grondante, couvrant tout de ses flots furieux, elle ferma les yeux pour l'éternel sommeil....

RAOUL AUBRY.

PARIS-PROVINCE.

L'ECOLE DES CLAIRONS.

Un coin qui vous fait croire qu'on est à cent lieues du boulevard, au fond d'une sous préfecture lointaine ! C'est entre la porte Binasn et la porte de Levallois, à deux pas du quartier neuf où s'épanouissent les hôtels à vitraux. C'est dans les fortifications, passé les portes.

C'est à "l'école des clairons", au pied d'un poste-caserne.

L'école des clairons ! cela vous rappelle tout de suite les vieilles villes fortes, ceinturées de bastions et de murs à créneaux, avec leurs fossés pleins d'herbe, de folles avoines, de pâquerettes, de coquelicots, avec leurs pierres effritées toutes vertes de mousses et toutes veloutées de giroflées en or.

Et la vieille ville forte vous apparaît en effet, ici comme là-bas.

Du haut du talus, vous apercevez encore les maisons à cinq étages, les cheminées d'usines, les enclos pelés, les plates-bandes maraîchères, tout ce qui dénote la misère des banlieues, tout ce qui rappelle Paris. Mais descendez la pente verte, descendez jusqu'au fond du fossé, et vous voilà au diable ! On dirait qu'on vient d'arriver en chemin de fer, après une nuit de voyage, dans un pays près de la frontière.

Les folles avoines commencent à balancer leurs têtes sonores. La muraille est brodée de plantes qui geroent la pierre, les unies pâles, pompeuses sombres, bouquets de giroflées à l'odeur de miel. Un enfonce dans l'herbe jusqu'au genou. Çà et là, une flaque d'eau miroite, reflétant le ciel bleu d'avril, et semble une plaque de saphir encadrée de satin vert. Des chèvres paissent au flanc de la muraille. Un troupeau de moutons passe au bord du talus. Le berbet jappe dévale et remonte au galop pour les empêcher de descendre. Une silhouette de berger se profile sur le ciel.

Et là, dans ce creux de fraîcheur et de silence, éclate soudain la sonnerie des élèves-clairons, qui débouchent d'un tournant, au pas accéléré, le bord sur l'oreille, la face rouge, les joues en ballon comme des anges. Une bande de galopins les suit, allongeant leurs petites jambes pour marcher au rythme. Un caporal les précède, donnant la note, fier de sa "mission", orgueilleux du cortège, et parfois, pour épater les "profanes", disant sur l'air de la *Casquette du Père Bugeaud* des fioritures de langue.

Puis, c'est la halte. En place, repos ! Rompez les rangs !

Les jones cramoisies se dégonflent. On retourne les clairons, qui bavent un filet de salive. On s'essuie un moment.

Une vieille marchande de café a dégringolé la pente raide et apporte son cylindre de ferblanc à robinet de cuivre. Pour trois sous, elle verse aux richards un "petit noir" fumant. Le caporal se pare un "champoreau".

De-ci, de-là, débandés, les plochons continuent à essayer des "cornes" nouveaux et des "tarataté" de fantaisie. Comme ils font cela entre deux bouffées de cigarette, on voit la musique sortir du pavillon de l'instrument sous forme palpable, en tourbillons de fumée bleue. Quelle rigolade pour les gamins !

Et l'un de ces gosses, qui a peut-être servi chez les saltimbanques, chipe un clairon et souffle dedans un air de foire. Le caporal jure. Et tous les gamins s'essaument, éparpillés dans l'herbe comme des volées de moineaux.

Ils reviennent, quand le peloton reprend sa marche ; ils se remettent au pas derrière les huit hommes repartis, képi sur l'oreille, face rouge, joues en ballon, derrière le caporal qui replque de plus belle et se dandine en appuyant d'un mouvement d'épaule exagéré temps fort de la musique.

Et quand le prochain tournant du bastion les a cachés, quand on n'entend plus que l'écho affaibli des cuivres qui s'en vont, on se retrouve loin, bien loin de Paris, dans un fossé solitaire de vieille ville forte, orée de la frontière.

On ne voit que le ciel où descent des nuages et des papillons, la pente herbeuse où pendent des chèvres, la haute muraille du fossé où les giroflées balancent leurs casseolettes d'or.

Le tintamare des quartiers voisins, le roulement de ferraille des voitures, le sifflet des chemins de fer, tout cela vient arriver assoupi, assourdi, fondu, dans un vague et doux murmure, comme le bruissement confus d'une forêt, comme le chantonnement monotone de la mer.

Et l'on se dit, en continuant à marcher dans l'herbe épaisse et molle, en écoutant les notes traînantes des clairons lointains, en poursuivant de pareilles songeries, on se dit avec un profond sentiment de bien-être :

—Comme il fait bon vivre ici, dans ce calme, dans cette solitude, et comme cette vieille province repose bien de nos turbulences et de nos fièvres !

Toujours rêvant, on remonte la pente, et soudain, en haut du talus, on s'arrête, bouche béante, lâchant la fleur qu'on mordillait.

Mais un coup de trompette stridente vous déchire le tympan.

Adieu l'école des clairons ! Adieu la tranquillité endormeuse de Paris province ! Vlà l'tramway qui passe ! Le tramway d'Asnières ! Hélas !

JEAN RICHEPIN.

La petite question finale :

—Pourquoi tous les marchands de journaux n'ont ils aucune volonté ?

—!!!

—Les marchands de journaux n'ont aucune volonté parce qu'ils FLIENT du matin au soir !

ATHENEE LOUISIANAIS.

Concours de 1894.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

JEANNE D'ARC DANS L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes* ; ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera orné sous nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre *seulement* l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité la médaille, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Le manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation de la médaille se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les élèves d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise, sera mis hors de concours.

Toute personne qui a obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725.

FEUILLETON.

No 15 Commencé le 24 mars 1894.

Le Brick d'Ébène.

—PAR—

GEORGES PRADEL.

TROISIÈME PARTIE.

MÉA.

(Suite.)

A cet instant, elle pouvait réclamer tout l'argent qu'elle prétendait lui extorquer, son maître se trouvait réellement sans défense.

—Tu prendras ce que tu voudras ! Sophie Mosser.... tout ce que tu voudras ! Que vas-tu faire encore ?..... Nous compromettre ?.... Nous perdre ?....

Sophie ne se démontait nullement ; la corde sensible faisait absolument défaut chez elle.

—Perdus pour perdus !.... fit-elle froidement, —mieux vaut encore courir le risque de faire évader Jean Steinberg !..... car,—je vous le dis bien en vérité à tous les deux,—c'est bien la seule chance de vous sauver qui vous reste !..... Autrement, je vous perdrais, je vous l'affirme..... et moi aussi !.....

Quels étaient les projets de Sophie Mosser ?

Avant peu ils seront connus.

Pour l'instant, elle puisait largement dans le coffre-fort de son maître, et celui-ci, dominé par la terreur, ne songeait nullement à la nouvelle perte d'argent qu'il était appelé encore à subir.

Casérès, Sophie, Rurick, de véritables sangsues collées à ses flancs.

Les comptes-rendus sont toujours contenus, le comte Wladimir faisait pour le moment la cruelle expérimentation de ce principe.

Mais l'or ne l'inquiétait point pour l'instant, ou du moins il passait au second rang, le misérable ne songeant qu'à sa sûreté personnelle.

Il n'en était pas de même du baron Andréa Casérès, qui dardait sur Sophie Mosser des yeux tout inlsants d'envie, le voyant empocher la forte somme, et qui murmurait :

—Si je la laisse faire, cette gueuse-là le rongera jusqu'aux os.....

Lugubre, le cloer.

Wladimir, en compagnie de son aimable complice, causait bien, grâce aux grands crus de France, de consciencieusement se pocharder.

Vaine efforts.... l'ivresse fut seule le partage du baron.

Pour le maître de Ny-Slott, il ne pouvait qu'augmenter en sombre humeur, ses tortionnaires angoisses, et la nuit lui parut bien longue, en proie qu'il fut aux plus épouvantables cauchemars.

Il lui semblait que des milliers de rats montaient à l'assaut de son misérable corps, le dévorant par miettes, et que Sophie Mosser les excitait, se moquant de l'agonie de son maître.

L'aurore le trouva baigné de sueur, la tête douloureuse et lourde, et à côté d'un effroyable large aspect qui ne dressait devant lui l'implacable réalité.

Rurick, à son lever, lui dit que Sophie Mosser l'avait prévenu qu'elle quitterait le château dès la veille au soir.

C'était donc à Rurick et à Méa qu'incombait désormais la garde de Renée.

Encore, Rurick l'expliquait bien à son Excellence, il n'avait nullement confiance en Méa, celle-ci étant trop jeune, trop bonne, trop confiante.....

Il n'y avait que lui.

Quant à Sophie Mosser, elle en prenait tout à son aise ; sans fournir d'autres explications, elle avait bien voulu dire à l'intendant qu'elle rentrerait à Ny-Slott lorsque ses affaires seraient finies.

Et quelle allée au diable,—avec Wladimir Paloutine, qui éprouvait le désir d'y envoyer tout le monde.....

—Merci pour elle.

—Et toi aussi !

Rurick se sauva en riaisant.

Wladimir réfléchissait.

Il l'affirmait, en vérité qu'il fût atrocement préoccupé ; depuis la veille il n'avait pas pensé à sa nouvelle passion pour Méa.

Néanmoins, lorsque devant le perron d'honneur il monta dans sa troika, attelée de superbes étalons à tons crins, il se rendit bien compte que cet amour le tenait plus violemment encore que ses précédents caprices.

Nick Frolop venait au rapport, et il croisait dans la cour d'honneur, Méa, frajche et souriante.

En apercevant le jeune garde-chasse, la fille de Rurick Herjgen était devenue rouge comme une pivoine.

Et, saisissant au vol le regard échangé par les deux amoureux, Wladimir se sentit mordre au cœur par la plus âpre, la plus féroce des jalousies.

Le sentiment du danger qui l'enveloppait le ramena au côté sérieux de la situation présente. Vraiment c'était bien le moment de songer à une Méa, quelque jolie, quelque désirable qu'elle pût être !

Le troika partait : les chevaux l'enlevaient, ventre à terre.

Lorsque l'attelage, traversant les bois, arriva à la hauteur de la masure de Marine Altanoff, Wladimir voulut détourner la tête.

Vaine efforts. Une influence magnétique l'obligea à regarder quand même du côté de la clairière.

Elle était là, la vieille.

Elle l'épiait !.....

Les sébrures de la cravache de trône paraissaient maintenant, très noires, sur son visage.

Courbée sur sa crossette, elle dardait sur lui ses petits yeux où flambait maintenant une haine féroce !.....

—Chien maudit !—cria-t-elle lorsqu'il passa à portée de sa voix,—chien maudit !.....

Les sonnailles et les grelots de la troika ne parvinrent pas à couvrir son aigu glapissement.

Et tandis que l'attelage emportait Wladimir avec une rapidité vertigineuse, de crapules, d'exaspérantes pensées traversèrent son cerveau.

Dans le paroxysme de sa rage, la vieille avait dit vrai.

Il n'était si comte..... ni seigneur..... ni noble.....

Oui !..... c'était bien la vérité, il le sentait d'instinct. Il était bien le fils de cette sorcière ; hideuse et de l'ivrogne Daniel Altanoff.

Alors il se révolta.....

Et que lui importait, après tout ! N'était-il pas le comte Paloutine ! le propriétaire d'une immense fortune !..... le maître incontesté de Ny-Slott !.....

Et quand même la vieille sorcière irait raconter aujourd'hui cette histoire d'enfant vivant substitué à un enfant mort, qui donc la croirait ?.....

Où étaient les preuves !..... Il n'en existait pas !.....

Quel danger courait-il donc de ce côté ?..... Aucun.....

Allons ! haut la tête ! de l'énergie !..... de l'audace !..... et tout ira bien.....

Il tressaillit ; en proie à ces préoccupations si violentes, il ne s'était pas aperçu de la longueur de la route.

Le troika venait de s'arrêter devant le pavillon militaire situé sur la droite de la caserne de Revel, faisant face au quai sur le port.

Un gardavol en faction devant la porte l'introduisit.

Et Wladimir sentit toute son assurance l'abandonner lorsqu'il se trouva en présence du général.

C'était bien celui-là même qu'il avait déjà entrevu.

Un petit homme large d'épaules, tout en poitrine, sanglé dans son uniforme, sur lequel tranchait la seule croix de Sainte-Anne.

Ce qui effrayait surtout dans le chef de la troisième section, c'était ses lunettes, d'énormes lunettes noires ; et dessous, après les yeux gros, aplatis, une épaisse moustache en brosse.

Le général, à l'entrée de Wladimir, n'avait pas levé la tête.

D'une voix sonnante, nette, il lui avait dit simplement :

—Wladimir Paloutine, asseyez-vous.

Wladimir se laisse tomber dans un fauteuil.

Ça n'allait pas du tout ! Le chef de la troisième section ne lui avait même pas accordé son titre de comte.

Pour l'instant, les lunettes noires feuilletaient un dossier minuscule, quelques feuillets, des lettres, timbrées et marquées de coups de crayon multicolores.

Sans lever le nez, le général commença un serré interrogatoire.

—On a arrêté hier chez vous, caché dans un four, un homme nommé Jean Steinberg.

—Oui.... Excellence.

—Depuis combien de temps cet homme était il caché à Ny-Slott ?

—Mais.... je n'en sais rien, Excellence !..... Je n'en ai jamais rien eu.

—Vous ne savez pas ce qui se passe chez vous ?....

—En tout cas, Excellence, ma femme de charge n'est pas venue me prévenir qu'elle avait donné refuge à un vagabond.

—Ce n'est pas un vagabond.... Vous le savez !.....

—Mais, Excel....

—Taisez-vous.

Les lunettes se relevèrent, et le général, gravement :

—Ne tremblez donc pas ainsi.. Vous avez donc bien peur ?

Ici Wladimir Paloutine eut une réponse assez adroite.

—Si je tremble, Excellence, c'est d'énervement, de colère.... Je suis furieux de ce qui s'est passé chez moi....

"De cette affaire qui m'attire de si ornels désagréments.....

"Je ne sais que dire, que faire..... pour réparer....."

—Très bien !..... Taisez-vous....

—Oui, Excellence !.... mais je vous avoue que je ne sais plus où j'en suis....

—Alors ! vous mettez tout sur le dos de cette femme de charge ?.....

—Mais !.... certainement, Excellence. Je n'accepte aucune espèce de responsabilité dans cette affaire.

—Saviez vous qu'entre cet homme, ce nommé Jean Steinberg, et Sophie Mosser, votre femme de charge, des relations existaient depuis longtemps ?

Avec une extraordinaire véhémence, Wladimir répliqua :

—Je l'ignore absolument..... Je le jure sur ce qu'il y a de plus sacré au monde..... sur les Saintes Images, sur.....

—Taisez-vous.

Les lunettes s'étaient remises à feuiller les papiers.

Après un silence, l'interrogatoire continua :

—Cette Sophie Mosser..... est-elle encore à Ny Slott ?

—Non, Excellence.....

—Ah ! depuis quand ?.....

—Depuis hier au soir.....

—Vous l'avez renvoyée ?

—Je n'ai pas eu cette peine.... Elle est partie d'elle même....

—Et où est-elle ?

—Mais ici, Excel..... je pense, pour essayer de voir cet homme, qu'elle aime beaucoup, elle me l'a avoué.....

—A-t-elle de l'argent ?.....

Wladimir se sentait glisser sur la pluie dangereuse des pentes.

S'il ne disait pas la vérité, une vérité connue du chef de la troisième section, —celui-ci pouvait le faire empoigner sur l'heure.....

D'un autre côté, s'il trahissait les secrets de Sophie Mosser, celle-ci pouvait le lui faire chèrement payer.

Avec une créature de cette trempe..... tout était à redouter.

Il essaya de biaiser.

Le général répétait sa question.

—Je le connais, Excellence..... Elle a certainement des économies.... Et comme elle a toujours été très gâtée dans ma maison.... on n'y regardait pas de très près.... elle a dû mettre de l'argent de côté.....

—Hum !..... Elle est très belle, n'est-ce pas ?.....

Diable d'homme, pensa Wladimir. Il sait tout..... Si je ne me tiens pas en garde, je suis perdu.

Le général répondit :

—Elle est très belle ?

—Oui, Excellence !.... Très belle.

—C'est même cette beauté qui lui a valu chez vous la position qu'elle occupe.

A cette accusation si bien fondée, Wladimir ne répondit que par un prolongé silence. Le général Trémof devait, naturellement, le prendre pour un acquiescement.

Il reprit alors :

—De ce côté-là, cette femme, qui est constamment à votre service, qui vous suit partout, vous aurait également trompé ?

Wladimir aurait pu répondre que les infidélités et les tromperies de Sophie Mosser lui importaient peu depuis longtemps.

Il préféra prendre une attitude résignée.

—Enfin,—conclut le chef de la troisième section,—vous vous êtes laissé aveugler, et vous avez si peu surveillé les alléeset venues, les faits et gestes de cette Sophie Mosser, qu'elle a pu vous en faire voir, très facilement, de toutes les couleurs.....

On le voit, le général Trémof ne détestait pas la plaisanterie à la française.

—Certainement, Excellence, j'ai été indignement trompé par cette femme.... Car si j'avais pu supporter le commerce auquel elle se livra !.....

Le général, à cet instant, lui coupa brusquement la parole.

—Qu'auriez vous donc fait ?

Wladimir Paloutine prit une attitude indignée.

—Pardon ! Excellence !..... Je suis pé droit de m'étonner de votre question.... Il me semble que j'ai donné trop de preuves de dévouement au gouvernement de mon pays pour que mes intentions et ma conduite puissent être mises un instant suspectées..... Ce que j'aurais fait..... mais j'aurais prévenu l'autorité.

Cette fois, les lunettes noires brusquement se redressèrent et semblèrent vouloir plonger jusqu'au fond du cœur de l'infortuné Wladimir.

—Votre dévouement !.... hum !.... Il me semble qu'il vous a rapporté quelque chose, votre dévouement.....

—Mais, Excellence !

—N'êtes vous pas en possession des biens, de la fortune de votre cousin germain, le prince Alexis Livachoff ?..... C'est réellement bien payé.

—Excellence, je me permettrai de vous faire remarquer que vous oubliez tous les services que j'ai rendus à Paris.... au chef des *Officiers Bleus*.... au comte de Thel..... Je me suis même trouvé chez lui dix minutes environ avant l'explosion dont il a lui-même failli être victime.... Dix minutes de plus.... et je n'aurais certainement pas le triste honneur, à cet instant, d'être interrogé par vous.

Diablesses de lunettes noires !..... Leurs objectifs énormes ne quittaient pas plus les yeux de Wladimir Paloutine que faisait des efforts inouïs pour se raccrocher à son assurance.

—Oui !—fuit par répondre le général,—je sais..... Vous avez fourni quelques indications..... en compagnie d'un homme dont vous vous êtes épousé la belle-fille. Cet individ s'appelle.... —le policier cherche dans ses notes,—Andréa Casérès..... C'est bien cela ?

—Oui, Excellence.

—Ce Casérès se trouve chez vous à cet instant ?

—Oui, Excellence.

—Qu'est-ce qu'il y fait ?....'

—Rien.... Excellence..... Il se repose.... Il est au vert..... Il se remet d'une longue indispposition.... Et..... bientôt..... il a l'intention de rejourner en France.

Gredin de Casérès, qu'est-ce qu'il venait faire dans le débat ! Je vous demande un peu ! On avait bien besoin de lui !.....

Le général Trémof ne s'arrêtait pas à Casérès, et la nouvelle inquiétude qui venait d'éreindre la vilaine âme de Wladimir s'éteignit bientôt.

A un appel de timbre, un gardavol s'était montré.

Il disparaissait aussitôt pour revenir accompagné d'un camarade.

Entre eux deux se tenait Jean Steinberg.

Jean ne semblait nullement abattu ; une expression diabolique se lisait même dans ses yeux lulsants.

On eût dit qu'il narguait le chef de la troisième section, tout d'abord, Wladimir Paloutine ensuite et jusqu'aux gardavols eux-mêmes.

On l'avait déjà revêtu du costume gris des déportés, une longue capote.

Les cheveux étaient coupés courts, la barbe rasée..... Impossible de se sauver en ce costume, et avec cette tête glabre.

Avant que le général Trémof lui eût adressé la parole :

—Inutile de m'interroger, je n'ai rien à dire.... je ne répondrai à rien.....

—Vraiment !—fit Trémof,—ah ! mais ça ne trouve bien. Je n'ai nullement le désir de vous faire subir un interrogatoire.

Et il grond entre ses dents.

—Porte de [illegible]

Jean Steinberg continuait :

—Je ne sais pas pourquoi je suis arrêté.... J'ai été pris une première fois à la frontière.... Je me suis sauvé, comme c'était mon droit.... Pourquoi, traqué, je me suis réfugié dans le château de Ny Slott..... Mais personne ne m'y a aidé.... Quand à.... l'homme que voilà, je sais que c'est le maître de Ny-Slott, le comte Wladimir Paloutine..... Mais je n'ai jamais eu de rapports avec lui.....

—Et vous ne lui ai jamais parlé..... C'est tout.

Impossible désormais de le sortir de son mutisme.

Le général ne l'essayait pas, du reste. De toutes les paroles prononcées par Jean Steinberg il ne retenait qu'une chose, c'est que les deux hommes semblaient n'avoir entre eux aucun rapport.

D'un signe, il congédia Jean.

Les deux policiers mirent la main sur l'épaule de celui-ci, le firent pivoter sur lui-même, et tous trois sortirent sans un mot, sans un geste.

Wladimir Paloutine commençait à respirer.

Une parole, par pure méchanceté, de Jean Steinberg, pouvait sans rémission, le perdre.

Ce mot, Jean ne l'avait pas prononcé.....

Qu'est ce que cet animal, cet ours mal léché de Trémof pouvait bien avoir encore à lui dire ?.....

Rien sans doute.

En tout cas, les grosses lunettes noires n'étaient mises à parcourir de nouveau le petit dossier.

—Vous pouvez vous retirer,—finit-il par lui dire après un long silence.

Wladimir ne se le fit pas répéter par deux fois.

Il fut obligé de faire appel à toute sa volonté pour ne pas prendre ses jambes à son cou et filer droit devant lui. Cet empressement eût pu, à coup sûr, le compromettre.

Il chercha son chapeau qu'il avait oublié sous son siège, saina à trois reprises son Excellence, qui ne daigna pas lui rendre au politesse, et mit la main sur le bouton de la porte.

Méduisé, il s'arrêta.

Le général le rappelait.

—Eh ! l'oubliais..... Quelle est donc cette histoire de votre femme, la comtesse Paloutine..... séquestrée, tourmentée ?.... Qu'est-ce que tout cela veut dire ?.....

Patatras ! Le pristar avait parlé.

Alors il s'embrouille dans une histoire des plus compliquées.... Sa femme était folle !..... Sa belle-mère aussi..... Le baron Casérès en pouvait témoigner.....

Ah ! ces grosses lunettes qui semblaient le lorgner maintenant, ce qu'il aurait voulu pouvoir les écraser sous le talon de sa botte.....

Enfin ! c'était fini !

Encore une fois quitte pour la peur.

Pour la seconde fois, Trémof lui disait de son ton bourru :

—Vous pouvez partir.

Le général ajoute cependant cette phrase grosse de tempêtes :

—Vous aurez soin de ne pas quitter Ny-Slott.....

" Pas de voyage !... pas d'absence !.... On peut avoir..... besoin de vous !....."

Cette fois, il se sauva comme si le diable l'emportait, mais il savait bien qu'il n'avait pas le droit d'aller plus loin que Ny-Slott.

—Plus vite ! plus vite !—criait-il à son cocher qui cinglait cependant les chevaux endiablés de la troika.

Il ressentait un impérieux besoin de voir Casérès, de se confier à lui, de lui demander conseil.

Cette question du chef de la troisième section,—incidente et comme détachée, —lui restait coulée comme du plomb fondu dans l'oreille.

En traversant les rues de Revel pour gagner la route conduisant à Ny-Slott, il tremblait sur les moelleux coussins de la voiture.

L'attelage, en son furieux galop, n'avait il pas failli écraser un jeune matelot de commerce, un pêcheur ?.....

Et ce matelot-pêcheur, engoncé dans son japon de toile goudronnée, et sous son large capot sentait du sire-jeune, ne ressemblait-il pas à s'y méprendre à.....—je vous le donne en mille,—à Sophie Mosser elle même !.....

Brusquement, il se retourna, se penchant en dehors de la voiture.

Déjà loin, il ne put distinguer le jeune pêcheur, perdu au milieu d'un groupe de mariniers de tous les costumes et de tous les âges.

En rentrant à Ny-Slott, il se heurta au docteur Tarnocki.....

Le docteur Elias Tarnocki !..... Se souvient-on de ce médecisatre ?.....

Ce diplômé d'un brutal faciès, aux yeux clairs, disséminés derrière un épais et inamovible pince-nez !.....

Celui-là qui, moyennant finances, avait bien voulu certifier que le vieux prince Démétrius,—quoique étouffé par Wladimir et Sophie,—était bien mort de son naturel repaus !.....

Dans le bien comme dans le mal, dans le noble comme dans la honte, la vie ne semble-t-elle pas conduite par de fortuites coïncidences ?

Evidemment le docteur Elias Tarnocki attendait la rentrée du seigneur de Ny-Slott.

Depuis bien longtemps déjà il plétinait sur le perron d'honneur.

D'un geste vague, Wladimir Paloutine, le saluant au sant de la troika, lui indiqua par sa précipitation qu'il était légèrement importun.

Malgré sa cuisante préoccupation, il n'avait garde d'oublier que le docteur Elias Tarnocki était un homme à ménager.

Aussi fut-ce d'une voix affable et gracieuse qu'il lui demanda :

—Vous désirez me parler, mon bon docteur ?.....

Elias Tarnocki leva le pouce et l'index, les pointant du plus gracieux des sourires.

—Deux mots, Excellence ! Deux mots en particulier !.....

—Deux mots bien vite, ce titre "Excellence" résonne aux oreilles de Wladimir avec une adorable euphonie.

Durant une pause cruelle, il l'avait, un nombre indéfini de fois, adressé au général Trémof dans que celui ci rendît une seule fois la pareille.

—Je suis à vous, docteur, entièrement à vous.

En même temps, il criait à Rurick qui venait, tout essoufflé, lui affirmer que les choses marchaient pour le mieux à Ny-Slott, et que Renée se tenait toujours à son habituelle place derrière ses grilles.

—Le baron Casérès ! Vite !..... J'ai besoin de lui !..... Ça presse !

Elias Tarnocki ne disoimula pas une piteuse grimace.

Ne vaut-il pas de prévenir le comte Paloutine qu'il désirait avoir avec lui le plus particulier des entretiens ?

Cependant il suivait Wladimir.

Celui-ci entraînait le docteur dans le petit parloir où avait eu lieu l'interrogatoire du pristar.

Il prit place dans un vaste fauteuil, lui désigna un autre siège et :

—Là ! mon bon docteur, je suis entièrement à vous.

Elias Tarnocki se tut ; il enleva son pince-nez, en fictionna vigoureusement les verres du coin de son mouchoir, toussa, se mouche, et de ses deux mains frotta vigoureusement les genoux de son pantalon.

—C'est que,—commença-t-il enfin,—c'est excessivement dur à dire.

De ses gros yeux, Wladimir le regarda étonné.

Et après avoir bruyamment soufflé :

—Si cela demande un certain temps, —je vous demande pardon, mon bon docteur,—mais nous remettrons la chose à un autre jour, car je suis excessivement préoccupé.

Alors Elias Tarnocki, mais seulement alors, se décida à parler.

D'abord, un milliard de bafouillis qu'il dégoisa, il fut impossible de rien débrouiller en cet imbroglio fantastique.

Il était question de la comtesse Renée Paloutine, de Sophie Mosser, de Jean Steinberg..... et parfois même le nom du prince Démétrius Livachoff revenait à tort et à travers.

Renversé sur son fauteuil, les yeux mi-clos, Wladimir Paloutine essayait de le suivre.

Enfin, après des répétions nombreuses, des hésitations et des retours, Wladimir finit par comprendre.

Ce bon Elias Tarnocki était marié ; sa femme, une Danoise plantureuse et mafflue, prétendait acheter aux portes de Revel une petite maison de campagne qui, depuis bien des années, lui tirait l'œil.

Et elle avait poussé son mari en avant, pour lui faire décrocher cette grosse somme